

Ne semble-t-il pas que ce rhéteur ait connu la pensée intime de Marc Aurèle et embrassé avec lui le rêve de Severus?

C'est là un idéal, je le sais, et un idéal où la rhétorique et l'adulation ont leur part. Mais ce qui est certain aussi, c'est que cet idéal et le sentiment qui le faisait goûter est autre que n'eût été, quatre cents ans, deux cents ans, cent ans même auparavant, le sentiment et l'idéal d'un païen. La *République* de Platon et même son livre *des Lois* contiennent aussi un idéal; mais cet idéal est celui de la cité doricienne, d'une petite république composée de cinq mille quarante familles¹, ni plus ni moins; vivant pour elle-même, en hostilité avec le genre humain et avec la nature humaine; gouvernée par un droit arbitraire; pleine d'exclusions, d'inégalités, de violences faites aux instincts de l'homme; ne tenant compte que de l'intérêt collectif, jamais du droit individuel; de la patrie toujours, de la liberté, de l'égalité, de l'humanité jamais: c'est un socialisme digne, élevé, philosophique, poétique même, mais du socialisme. Voilà ce qu'on rêvait aux plus beaux temps de la Grèce et dans la plénitude de son développement intellectuel. A nulle époque de l'antiquité, ni rois, ni grands hommes n'avaient envisagé un plus vaste horizon; l'utopie la plus chimérique des rois s'était bornée aux intérêts de leur puissance; celui des plus grands citoyens aux intérêts de leur patrie. Et cette patrie, loin que ce fût le monde, ce n'était pas même une nation, ce n'était qu'une ville; ce n'était pas la Grèce, c'était Thèbes, Sparte ou Athènes: il n'y a pas eu, à vrai dire, de patriotisme hellénique; je ne con-

¹ Platon, *des Lois*, V.

nais de patriote hellénique que le Lacédémonien Callicratidas, moins illustre qu'il ne devrait l'être. Le patriotisme le plus large ne dépassait pas la banlieue et s'arrêtait au plus loin à une demi-journée de la ville; l'esprit d'égalité le plus aventureux admettait l'égalité entre sept ou huit mille citoyens vivant sur un territoire de vingt ou trente lieues carrées. L'idée d'un rapprochement entre le citoyen et l'étranger eût passé alors pour un incroyable paradoxe, l'idée du niveau entre l'homme libre et l'esclave pour une folie. Et maintenant, la pensée naissait, non-seulement à un philosophe, non-seulement à un rhéteur, mais à un politique et à un souverain, de la vie commune, de la liberté commune, de l'égalité de tous dans le sein de tout un empire, et d'un empire qui se faisait appeler le genre humain.

Il faut qu'on me le laisse encore répéter, tout cela est chrétien. Tout cela est trop différent de l'antiquité pour que l'antiquité à elle seule et par son progrès naturel ait pu le produire. Qui avait introduit ces mots-là dans la langue? ces idées-là dans les esprits? « Ce sont ces maudits chrétiens qui gâtent notre langue, » aurait dit Aulu-Gelle pour peu qu'il y eût réfléchi. « Ce sont ces maudits chrétiens qui gâtent nos idées, » devait dire Plutarque.

De plus, au moment où nous sommes parvenus, l'effervescence de la superstition amenée par les calamités de l'empire avait pu s'apaiser; Marc Aurèle avait pu, avec plus de sécurité et de loisir, juger l'état moral du monde et discerner mieux qu'il ne l'avait fait au début, où était le vrai péril. Il semble du moins qu'à l'époque du plus beau développement de son génie réponde une demi-tolérance pour les chrétiens. Les Actes de saint Polycarpe ont déjà constaté que le sang de ce saint évêque apaisa, au

moins pour quelque temps, la persécution pour son Église sinon pour toute l'Église. Peu d'années après, le miracle de la légion *Fulminante* changea, au moins momentanément, l'esprit du prince et l'amena à demander à ses proconsuls un peu de tolérance pour ces prières chrétiennes qui l'avaient sauvé en Germanie¹. La révolte de Cassius, à laquelle n'avait pris part aucun chrétien, mais qui avait mis le feu dans tout l'Orient, put faire momentanément comprendre à Marc Aurèle où étaient les vrais ennemis de l'empire². Les édits d'Hadrien et d'Antonin furent renouvelés, les accusations interdites contre les chrétiens. Sous Marc Aurèle éclairé et reconnaissant, il y eut un moment de justice et un répit bien court, il est vrai.

L'Église sut en profiter. Soit sous la persécution, soit dans la paix, le développement du prosélytisme et plus encore du génie chrétien fut remarquable sous Marc Aurèle. Le génie chrétien s'associa sans peine au génie philosophique et oratoire de la race grecque. Il y eut à ce moment une pléiade de Pères de l'Église comparable peut-être à celle du quatrième siècle, si leurs œuvres n'eussent péri et si nous pouvions en parler autrement que d'après de lointains souvenirs. Eusèbe nomme ces saints évêques et ces savants docteurs : Denys de Corinthe, l'oracle de la chrétienté à cette époque, dont les lettres vont partout, à Lacédémone, à Athènes, à Nicomédie, dans la Crète, réveiller le zèle, prêcher la concorde, combattre l'hérésie, à Rome enfin, rendre hommage et actions de grâces; le rigide Pinytus de Gnosse; le savant Apollinaire d'Hierapolis; Méliton de Sardes, cet évêque d'Asie dont nous avons déjà parlé,

¹ V. ci-dessus, p. 112 et s.

² Tertull., *Apol.* 35.

héritier de saint Jean l'évangéliste, vierge comme lui, prophète comme lui, fléau comme lui des hérétiques, comme lui confesseur de la foi, théologien comme lui et protestant après lui en faveur de la double nature du Christ en des termes dignes des Pères de Nicée; en même temps tout empreint du génie hellénique; rhéteur par la forme comme il est docteur par la foi. Théophile, devenu chrétien, devenu évêque d'Antioche, répond aux attaques de son ami Antolycus¹. Athénagoras a été et est encore philosophe, mais sa philosophie ne l'a satisfait que lorsqu'elle l'a conduit à la vérité chrétienne : c'est encore un Grec et même un Athénien; son langage, les allures de son esprit, la chaleur et en même temps la méthode de son discours tiennent du lettré plus qu'aucun livre chrétien avant lui. L'Assyrien Tatianus a été également philosophe et, quoiqu'il dédaigne les Grecs et veuille les humilier, son génie a beaucoup du leur; il a cherché partout la vérité; son corps a voyagé à travers toutes les contrées, son esprit à travers toutes les doctrines de l'Orient et de la Grèce; mais enfin, il est venu au foyer, il est allé à Rome, il a entendu Justin, et sa philosophie a reçu le baptême². Depuis que son maître est devenu martyr, Tatien est devenu maître à son tour, et il continue à Rome l'école de Justin, heureux s'il savait continuer Justin

¹ Sur saint Apollinaire, Eusèbe., *H. E.*, IV, 24-27; V, 19. — Sur saint Méliton., *id.*, V, 24-26, *Chron. ad ann.* 171; Hieronym., *de Script. eccl.*, 24, et les fragments très-précieux de Méliton réunis dans le *Spicilege de Solesme*, t. II. — Sur saint Pinytus, Eusèbe, *H. E.*, IV, 29; Hieron., *ibid.* — Sur saint Théophile, Eusèbe, IV, 25; Hieronym., *de Script.* 25, *ep.* 151 *ad Algas, quæst.* 6; *Prolog. in Matth.* — Sur saint Denys de Corinthe (8 avril), Eusèbe, IV, 21-25; *Chron.*, 171; Hieronym., *ibid.* 27.

² Eusèbe, IV, 15, 15, 16; V, 15; Irénée, I, 28; Epiph., III, 46; Hieronym., *de Vir. illust.*, 29; Orig., *C. Cels.* 1; Tatien, 1, 19, 26, 29, 30, 35, 42.

en tout et toujours. Hégésippe¹, lui, n'a pas habité l'école des philosophes, mais celle des rabbins; il est né juif: mais de bonne heure l'admirable unité du christianisme l'a converti, et dans un langage simple, adapté à la simplicité des temps apostoliques, il a raconté l'histoire de l'Église, la succession de ses évêques, de ses saints, de ses martyrs; il a écrit en un mot les plus anciennes annales de l'Église, malheureusement perdues aujourd'hui.

Déjà donc les écrits tracés par des mains chrétiennes étaient en grand nombre. Des œuvres de Méiton nous n'avons que quelques fragments et un catalogue; mais ce catalogue représente un cours presque complet de science ecclésiastique. Ce que nous possédons de Théophile et d'Athénagore ne forme qu'une petite partie de leurs ouvrages. D'Hégésippe et d'Apollinaire nous n'avons aucun livre complet; mais on cite d'eux plusieurs écrits. Tous, se multipliant pour la défense de la foi, combattaient aujourd'hui les païens, demain les juifs, un autre jour les hérétiques. Entre deux persécutions, ou sous le feu même de la persécution, les livres chrétiens se propageaient, étaient portés d'Église en Église, de nation en nation. Les bibliothèques chrétiennes, ces bibliothèques souvent cachées au fond d'une obscure demeure ou sous la poussière d'un atelier, les bibliothèques chrétiennes

¹ Sur saint Hégésippe, né au commencement du second siècle et mort sous Commode, selon la chronique pascale, voy. Eusèbe, *H. Eccl.*, IV, 8, 22; Hieronym., *de Vir. ill.*, 22, et *Martyrol.*, 7 avril; Sozomène, I, 1, 11 y a des fragments de ses écrits dans Eusèbe, *H. Eccl.*, II, 25, III, 20, 52, IV, 8, 22; dans Photius, 252, et Syncellus, in *Chronogr.*

² Saint Philippe, évêque de Gortyne, avait écrit contre Marcion. (Eusèbe, IV, 21, 25; Hieron., *ib.*) — Irénée de Lyon et Modeste, également. — Musanus et Apollinaire, contre les Encratites (Théodoret, III). Miltiade, contre les gentils et les juifs (Eusèbe, V, 16). — Rhodon contre Marcion, etc.

comptaient probablement déjà plus de volumes que les bibliothèques du paganisme. Il fallut, cent vingt ans plus tard, toute la rage d'un Dioclétien pour les anéantir.

Telle était à ce moment la marche parallèle du bien dans l'empire et du bien dans l'Église.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de la sympathie que nous trouvons pour le césarisme régénéré depuis Trajan, chez ces chrétiens eux-mêmes que le césarisme avait persécutés tant de fois. Dans ces réformes qui s'opéraient sous la pourpre, ils reconnaissaient leur œuvre, dans ces idées leur bien, dans ces vertus un fragment de leur vertu. Le christianisme applaudissait, comme un père inconnu ou même méconnu de son fils n'en applaudit pas moins aux succès de son fils. Aussi le langage des docteurs chrétiens, quoique plus sincère et plus sobre, ne laisse-t-il pas que de rappeler celui des rhéteurs du paganisme. Athénagore, parlant à Marc Aurèle et à son fils, admire, comme le païen Aristide et dans le langage d'Aristide, « cette douceur et cette mansuétude, grâce à laquelle chacun vit sous une loi égale pour tous (οἱ μὲν κατ' ἓνα ἰσονομοῦνται), les cités jouissent en paix des honneurs et de la dignité qui appartiennent à chacune d'elles, le monde entier, sous la prévoyante sagesse de ses princes, repose dans une profonde paix; » il ajoute seulement : « Pourquoi sommes-nous exceptés, nous seuls chrétiens¹? » Un peu plus tard saint Irénée rendra grâce à la puissance romaine, qui a donné la paix au monde et qui ouvre aux apôtres de l'Évangile un libre passage par les continents et par les mers². Plus tard encore, à une époque moins digne et moins prospère que celle de Marc Aurèle,

¹ Ch. I.

² IV, 50, § 5.

Tertullien, esprit sévère et presque chagrin, chantera cependant, comme le font les panégyristes païens, le spectacle de félicité et, nous dirions aujourd'hui, de progrès que lui offre le monde romain : « L'univers est devant nous, chaque jour mieux cultivé, chaque jour plus fécond. Toute terre est ouverte, tout rivage exploré, toute plage envahie par l'activité humaine. Les déserts les plus redoutés ont reculé devant les magnificences de la culture. Les forêts ont été effacées par la charrue. Les bêtes sauvages ont été mises en fuite par nos troupes. On sème sur le sable, on féconde le rocher ; on dessèche les marais. Il y a des villes plus qu'il n'y avait de cabanes autrefois. Plus d'îles dont on redoute la solitude, plus d'écueils dont on craigne le choc. Partout des demeures, un peuple, la société, la vie. Témoignage irrécusable de l'accroissement du genre humain ! Nous surchargeons le monde (*onerosi sumus mundo*), ses ressources ne nous suffisent plus ; et, dans notre pénurie, nous commençons à nous plaindre de ce que la nature ne vient plus assez à notre aide¹. »

¹ Tertull., *de Anima*, 50. On peut comparer à ces éloges emphatiques de son temps ceux que le rhéteur Aristide fait du sien : « Le monde, harmonieux comme le chœur le mieux réglé, suit ensemble les mêmes voies et souhaite l'éternité de cet empire. Tel que le coryphée conduisant les danses sacrées, le prince, d'un mot, d'un signe, gouverne tout ; les montagnes et les plaines, les îles et les continents lui obéissent, comme le doigt que nous remuons obéit à notre pensée.... Le prince n'a pas besoin de parcourir son empire. Il le connaît de loin mieux que le père de famille ne connaît sa maison. Portée comme par les ailes d'un oiseau, une lettre gouverne le monde. » Or, quels sont les fruits de cette centralisation (si je puis mettre dans la bouche des anciens notre mauvais jargon moderne) ? « Les champs sont plus fertiles, les marchés plus abondants, les fêtes plus joyeuses. La terre tout entière est cultivée comme un jardin de l'Orient (*παράδεισος*). Les villes s'embellissent, se multiplient. Une journée de voyage vous en fait rencontrer deux ou trois. L'Ionie, modèle de beauté, s'offre riante à tous les regards... Alexandrie, ornement de votre empire, est au milieu du

Dans tout ceci, dans les graves et dignes paroles d'Irénée et d'Athénagore, même dans l'emphase de Tertullien quoiqu'elle rappelle un peu les perpétuels encensements de notre siècle envers lui-même, nous retrouvons une fois de plus le fait qui est le sujet principal de nos études : le permanent synchronisme, la constante coïncidence entre la prédication chrétienne d'un côté, son développement, et son progrès, et d'un autre côté, les idées, disons mieux, les exemples d'humanité, de bienfaisance, d'égalité, de respect pour la liberté d'autrui qui apparaissent au sein du monde païen. J'ai dit cela bien des fois ; mais c'est aussi que le même fait s'est produit bien des fois. Ce n'est pas ma faute, si de règne en règne, de génération en génération, depuis que le christianisme est sur l'horizon, nous trouvons les idées s'agrandissant, l'esclavage s'adoucissant, la famille se purifiant, beaucoup chez les chrétiens, et un peu même chez les païens. Ce n'est pas ma faute si racontant le règne de sept empereurs (je ne compte pas Domitien) j'ai eu sept fois à faire les mêmes remarques. Je suis désolé pour le lecteur et pour moi-même de revenir si souvent à la même thèse historique ; mais, si les mauvaises causes sont souvent piquantes comme le paradoxe, par malheur aussi les bonnes causes sont parfois monotones comme l'évidence.

monde comme un collier ou une boucle d'oreille au milieu d'un écrin de pierreries. Le monde, à l'exemple de Rome, bâtit des temples, des gymnases, des fontaines, des portiques, des lieux d'assemblées. La terre tout entière, comme dans une perpétuelle panégyrie, a jeté le glaive et ne pense qu'aux festins. Les spectacles ont succédé à la fumée des camps. Le soleil se réjouit du spectacle que lui présente la terre, car elle lui montre ce qui ne s'était jamais vu, la puissance suprême jointe à la suprême bienfaisance. » (Aristides rhetor, *de Urbe Roma*. V. aussi in *Regem*, et *de Concordia apud Asianos*.)